

LIEUTENANT DORIA

---

# CROQUIS DE GUERRE

ET

# D'INVASION

---

LORRAINE ET ILE-DE-FRANCE

1914

---

*Avec une préface du général DUPORT*



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6<sup>e</sup>

---

*Tous droits réservés*

DEUXIÈME PARTIE

---

L'INVASION ALLEMANDE  
DANS UN VILLAGE DU VALOIS

## CHAPITRE PREMIER

### ARRIVÉE DE L'ENNEMI

Étagé sur le versant le plus ensoleillé de la vallée, entouré de bois que la lumière du ciel modèle dans des tons changeants et caresse de mystère, Orrouy dresse ses maisons le long d'une route, située à mi-côte, qui mène à la proche forêt de Compiègne. Quelques ruelles escarpées dévalent jusqu'aux rives verdoyantes de la petite rivière d'Authonne aux eaux limpides. Des maisons isolées, formant autant d'écarts, bordent la grande voie, qui, au fond de la vallée, conduit de Villers-Cotterets à Verberie. Le château, entouré d'ar-

bres séculaires, dresse sa masse au centre du village. Il semble que les humbles maisons qui l'avoisinent aient voulu se blottir jadis à l'ombre de ses vieilles tours, pour y trouver aide et protection contre les incursions armées des seigneurs d'alentour. C'est là mon foyer.

Aujourd'hui comme hier, les braves paysans sont venus s'abriter auprès de ses vieux murs, car le Seigneur d'Outre-Rhin, le Germain abhorré, mille fois plus terrible et plus prompt que les barons guerroyeurs de jadis, a paru, semant la ruine sur son passage.

C'est le récit, infiniment triste et angoissant, d'un des épisodes de cette invasion que je veux conter ici, afin que tous se souviennent.

Le 31 août, dans l'après-midi, un officier anglais d'artillerie, accompagné de

quelques hommes, arriva dans le village d'Orrouy. Dès que les habitants les aperçurent, ils se précipitèrent à leur rencontre avec des bouquets de fleurs, heureux de manifester leur sympathie aux nouveaux alliés.

En sa qualité de maire de la commune, mon père reçut l'officier, le lieutenant Eggerton, venu préparer le logement de fantassins et d'artilleurs britanniques. Exténué de fatigue, mourant de faim et de soif, il dormait littéralement debout. Cependant, comme on lui apportait à manger, il prit d'abord le temps de se laver, ce qui est bien anglais !

Interrogé, voici ce qu'il raconta : son bataillon, qui s'était battu à Mons, avait perdu la moitié de ses officiers et six cents hommes environ sur un millier. Les Allemands étaient encore dans la région Nord de Saint-Quentin, mais son unité très

éprouvée était ramenée en arrière et mise au repos. Il expliquait ainsi sa présence à Orrouy. Elle fut tout autrement interprétée par la population, qui la considéra comme le signe certain du recul de nos armées. D'ailleurs, les nouvelles les plus contradictoires circulaient : tantôt nous avions repoussé l'ennemi de quarante kilomètres ; tantôt les Allemands étaient aux portes de Compiègne, c'est-à-dire à quinze kilomètres d'Orrouy.

Justement inquiète de la situation, ma belle-sœur avait quitté, la veille, sa propriété des environs de Compiègne ; accompagnée de ses quatre enfants dont l'aîné n'a pas huit ans, et de toute sa maison, elle était venue se réfugier chez mon père, pour se trouver ainsi moins isolée.

Précaution prudente et peut-être déjà insuffisante. Les événements ne se déroulèrent pas, en effet, comme semblait l'indi-

quer le lieutenant Eggerton. Celui-ci reçut l'ordre, vers 5 heures, de se replier à quarante kilomètres de là sur Dammartin, à égale distance d'Orrouy et de Paris.

La nuit vint sans apporter d'information précise : on avait seulement appris par des émigrés que les Allemands étaient entrés, le 29, à Noyon.

Mon père, voulant mettre à l'abri ses petits-enfants, alors qu'il était encore temps, téléphona, vers 9 heures du soir, au régisseur pour donner ses ordres, en vue de préparer le départ. Réponse :

— « Trop tard ; les Allemands sont sur la route de la vallée ! »

Ils semblaient tombés du ciel ! Une longue colonne de cavalerie s'était arrêtée, observant le plus grand silence ; on croyait voir des fantômes immobiles dans la nuit, car rien ne bougeait.

Si certains habitants, ceux qui n'avaient

pas eu connaissance du contre-ordre donné aux Anglais, se dirent à demi éveillés : « Ce sont les Anglais qui viennent cantonner! », d'autres, en revanche, habitant le long de la route et ayant conservé de la lumière, furent bientôt fixés sur la nationalité des importuns visiteurs. Une femme, à la lueur d'une bougie, raccommodait les vêtements de ses enfants; un uhlan, surgissant des ténèbres, l'interpella en bon français :

— « Pourquoi n'êtes-vous pas encore couchée? »

La réponse toute prime-sautière de la paysanne ne se fit pas attendre :

— « Pourquoi ne l'êtes-vous pas vous-même? »

— C'est la guerre, » ajouta-t-il.

Ayant aperçu les fenêtres d'une jolie villa éclairées, un officier escalada la grille, entra dans la cour et heurta la porte.

Le propriétaire, croyant qu'un voisin venait lui parler, ouvrit sans défiance. Stupéfaction à la vue d'un revolver braqué par un soldat coiffé d'un casque à pointe! Le uhlan visita la maison de fond en comble; ayant remarqué des ballots de linge et vêtements :

— « Pourquoi ces préparatifs de départ? dit-il; il est trop tard pour fuir; vous n'avez d'ailleurs rien à craindre, *nous ne faisons pas la guerre aux civils!* »

Il était certainement plus ironique que sincère.

Pas un soldat ne monta dans les rues du village. Quelques habitants, ignorant donc que l'ennemi était arrivé déjà, se préparaient à partir. Mon père les renseigna sur la situation et les invita à rentrer chez eux; il ne pouvait plus être question de se sauver; il fallait se résigner à subir l'invasion, se mettre entre les mains de la Providence.

La colonne allemande, composée de uhlans, de hussards de la mort et d'artilleurs, stationna une partie de la nuit sur la route au fond de la vallée d'Authonne; elle essuya quelques coups de feu tirés par les arrière-gardes anglaises. Vers 3 heures du matin, elle reprit sa marche en avant. En passant à la gare d'Orrouy au petit jour (1<sup>er</sup> septembre), les uhlans déboulonnèrent les rails de la ligne Crépy-en-Valois-Compiègne et prirent un malin plaisir à tout saccager. Dans la gare même, ils brisèrent armoires, tables, chaises; ils arrosèrent copieusement d'encre murs et rideaux.

Tandis qu'ils accomplissaient cette ridicule besogne, un employé qui s'était sauvé dans les bois voisins aperçut une locomotive et un wagon, qui, venant de la direction de Crépy, s'approchaient de la station. Ignorant la foudroyante avance de l'ennemi, des sapeurs du génie allaient faire sauter

le pont du chemin de fer jeté sur l'Oise à Verberie. Heureusement cette opération avait déjà été accomplie. Prévenus par l'employé du danger qu'ils couraient, ils firent rapidement machine en arrière et réussirent à s'échapper.

Vers la même heure, à quelques kilomètres de là, plus à l'Ouest, des artilleurs anglais, qui avaient bivouaqué à Néry, furent surpris par l'infanterie allemande au moment où, sans méfiance, ils s'occupaient de leur toilette du matin; à peine vêtus, en manches de chemise, ils se battirent comme des lions. Afin de se protéger, les Allemands intercalèrent dans leur ligne de tirailleurs plusieurs femmes et des enfants du pays : cet infâme procédé, bien digne d'eux, bien conforme à leur caractère, correspondait trop exactement à leur vieille réputation de barbares.

L'ennemi ne rencontra qu'une faible ré-

sistance dans sa progression sur le plateau de Crépy-en-Valois; il eut à subir seulement le feu de quelques pièces d'artillerie appartenant à des détachements anglais. Il n'en souffrit d'ailleurs pas longtemps. Puis, de nouveau ce fut le calme, le calme trompeur qui précède toujours les grands orages.

Jusqu'ici les avant-gardes, comprenant des détachements de cavalerie de découverte, des batteries montées et des formations légères d'infanterie, étaient seules passées, refoulant sans peine devant elles les débris de l'armée anglaise. Maintenant le gros des forces de l'ennemi arrivait à marches forcées de la Belgique, pénétrait sans combat au cœur de l'Île-de-France.

Vers 2 heures de l'après-midi, au château, se présenta un officier allemand qui réclamait le maire. Il venait faire le cantonnement d'un État-Major d'infanterie. Il insista sur les titres et qualités de son

maître, le duc de Saxe-Altenbourg, un des petits souverains de l'Allemagne. Le prince régnant (on doit l'appeler Son Altesse!) logera au château avec un général et neuf officiers. Se tournant vers le secrétaire particulier de mon père, l'officier demanda :

— « Pourrons-nous trouver du pain ici?

— « Est-ce que vous avez prévu de votre arrivée, pour que l'on vous en prépare? »

— « *Nous le payons!* »

Les Allemands ont enseigné, par la suite, ce que valaient les bons du roi de Prusse!

Au moment où l'officier, le logement terminé, sortait sur la terrasse dominant le parc et la vallée, un peloton de uhlans, en formation déployée, déboucha sur la pelouse au grand galop. Un homme se détacha du groupe des cavaliers, se porta au-devant de l'officier allemand, eut une alter-

cation avec lui, puis, l'air assez dépité, — car il s'apprêtait, sans doute, à faire main basse sur la propriété, — se retira lentement avec son détachement.

Notre Allemand se montra donc plus correct et moins sauvage qu'un de ses camarades, qui, le même jour, à Béthancourt, pénétra à cheval dans le vestibule de M. P..., s'avança jusqu'à l'escalier et somma d'une voix brutale le propriétaire de descendre. Se trouvant subitement en présence d'une femme, il garda un ton grossier pour annoncer l'arrivée prochaine d'un général allemand; il repartit sans être descendu de cheval. Insolence de barbare sur le sol de sa victoire!

## CHAPITRE II

### LES BOCHES AU CHATEAU ET AU VILLAGE

Mais voici le général von Jarosky, commandant la 4<sup>e</sup> Infanterie-Brigade. C'est un homme jeune encore, aux cheveux blonds et coupés ras; court de taille, il se redresse pour ne pas perdre un pouce de sa hauteur. Son attitude est raide, autoritaire et dure. C'est le type classique de l'officier allemand, méprisant et hautain; il est correct cependant.

Rencontrant le régisseur dans le parc, il demanda le nom du propriétaire du château, puis ajouta :

— « Comment se fait-il qu'il y ait encore

des habitants ici? Ils ne sont donc pas partis devant l'arrivée des *vandales*? » Et il insista sur ce dernier mot, le soulignant d'un rire ironique, comme s'il considérait qu'on eût exagéré la barbarie et la cruauté de son armée.

Mon père, rigide, prêt à tout, l'attendait en haut du perron, la rage au cœur.

— « Je vous félicite, monsieur, dit le général, d'avoir empêché les habitants de fuir devant nous.

— « Général, lui fut-il répondu, si je me vois forcé de vous recevoir aujourd'hui, c'est que mon âge ne m'a pas permis de reprendre du service; mais je veux cependant que vous sachiez que je suis un ancien officier et que ma place dans les armées combattant contre vous est occupée par mes deux fils. Je tiens à vous déclarer, en outre, que je n'ai aucunement peur de vous! »

A ces mots dits d'une voix assurée, le général se redressa, son regard se durcit, il prit l'attitude de l'homme qui se met en garde, fit le mouvement de saisir son sabre; puis, se radoucissant soudain devant l'attitude ferme, mais non provocatrice, de son interlocuteur, il répliqua :

— « J'aime mieux ça, un homme qui n'a pas peur d'un autre homme. »

Le général, pénétrant alors dans le château, désigna lui-même la chambre du duc et s'installa dans la mienne. Une petite croix en argent, souvenir de ma première communion, se trouvait encore sur la table de nuit. Mon père, la montrant au général, lui dit d'un ton sec :

— « Cet emblème religieux vous est-il désagréable? »

— « Non, je suis catholique.

— « Je crois, en effet, deviner à votre nom que vous êtes Polonais. »

Comprenant qu'on voulait lui faire dire : « Je n'aime pas les Prussiens et me bats malgré moi », il répliqua d'un air bourru :

— « Oui. Mais je suis officier allemand ; mon père l'était aussi. »

Le prince vint bientôt après. Plus policé, plus affable que le général, moins militaire dans son allure, plus efféminé peut-être avec une petite taille mince et élancée, il n'avait rien d'intimidant dans sa personne ; il aurait passé assez inaperçu, si son entourage ne lui avait donné de l'Altesse à tout propos et avec grande obséquiosité. On pouvait se demander ce qu'il faisait au milieu de son État-Major, quel était son rôle, car il avait l'air de ne rien commander. Les Allemands aimaient, il est vrai, à traîner à leur suite toutes leurs Altesses, véritables officiers de parade qui jouaient au soldat.

Le prince se présenta lui-même à mon père et se montra très aimable. Il trouva tout bien, tout beau ; il admira le charme et la prospérité de la région, eut l'air de considérer cette partie de la France, aujourd'hui à la merci de l'Allemagne, comme le plus beau pays du monde.

Notre nom ne lui était pas inconnu et il parla de notre origine italienne. Mon père, devinant à ses avances qu'on le prenait pour un Italien, coupa court à sa méprise :

— « Ma famille, dit-il, est en effet d'origine italienne ; mais la branche dont je descends est française depuis plusieurs siècles déjà. »

Si le duc doutait encore de la nationalité et du patriotisme de son interlocuteur, la verte réplique que lui valut sa demande : « Connaissez-vous l'Allemagne ? » le fixa certainement :

— « Le souvenir de notre Alsace perdue ne m'a jamais permis de faire le voyage. »

Le château était maintenant bondé d'officiers, tous plus étonnés les uns que les autres de leur avance facile et inespérée. La 4<sup>e</sup> Infanterie-Brigade n'avait pas encore été engagée; sa marche jusqu'ici avait été une véritable promenade militaire. Les Allemands étaient à la fois grisés par le succès et anxieux d'apprendre ce qu'était devenue notre armée depuis la Belgique. Flairant un piège, ils s'efforcèrent de savoir si des troupes françaises avaient été logées à Orrouy dans les derniers jours d'août. Hélas! on put leur répondre sans se compromettre : aucun soldat français n'avait paru depuis le début de la guerre!

— « Je n'aurais jamais pensé, dit le général à ma belle-sœur, lorsque je dinais avec ma femme chez moi il y a quelques

semaines, que je serais aujourd'hui chez vous, à quelques heures de votre capitale. »

Et il reprit :

— « Singulière campagne! A peine un mois de guerre et à deux jours de Paris. »

Ils n'y sont cependant jamais entrés...

Si cette brigade ne s'était pas encore battue, en revanche les troupes allemandes engagées en Belgique et à Charleroi avaient beaucoup souffert.

— « Nous sommes victorieux, déclara le général; mais nos pertes, ainsi que les vôtres, sont énormes. »

Le duc de Saxe-Altenbourg avait déjà perdu, pour son compte, huit de ses cousins germains : quatre princes russes et quatre allemands. Il en semblait très affecté.

Les hôtes indésirés du château étaient tous d'accord pour déclarer que la France

avait voulu la guerre. A cette allégation, mon père opposa d'un ton très sec une dénégation formelle : « La preuve que ce n'est pas exact, c'est que nous n'étions pas prêts ; sans quoi les choses ne se passeraient pas de la sorte. »

Cette réponse ne modifia pas leur conviction ; ils ajoutèrent :

— « L'Angleterre pas vouloir Empire allemand exister.

— « Nous avoir beaucoup d'ennemis.

— « Très condamnable alliance avec Japon sauvage contre civilisation allemande. »

Ils considéraient que nous risquions de faire reculer la civilisation en nous alliant aux Japonais, qui n'apprécient pas évidemment toutes les beautés de la « Kultur allemande » !

De notre côté, connaissons-nous bien la sincérité des Teutons ? Voici un petit fait

entre mille qui édifiera sur leur franchise. Depuis deux semaines mon père ignorait mon sort ; aux dernières nouvelles, je me trouvais dans la région de Sarrebourg. Dans son inquiétude, il essaya de se renseigner sur le résultat de notre offensive en Lorraine, et confia à un officier qu'il ne savait rien de moi depuis fort longtemps. On lui répondit que j'étais ou tué ou prisonnier, mais probablement prisonnier, car *il en avait été fait 75 000 à la retraite de Sarrebourg*. Quel effroyable mensonge ! Faut-il croire que le Boche avait amplifié volontairement le chiffre des pertes, pour augmenter les angoisses et les tourments d'un père ? Quelle mentalité serait alors la sienne !

Les officiers admirèrent au château les tapisseries et la collection de tableaux. Certaines de ces toiles avaient figuré récemment à une exposition de Stuttgart,

où elles avaient représenté l'art français contemporain, très estimé en Allemagne. Un officier wurtembergeois au nom français, — ses ancêtres avaient quitté notre pays au moment de la révocation de l'Édit de Nantes, — plus distingué et plus correct que les autres, sans doute pour avoir conservé un peu de sang de bonne et franche race, crut devoir donner son avis :

— « Oui, votre art a exercé une puissante attraction sur nous ; mais maintenant nous nous en sommes dégagés, nous avons nous aussi un art national, un art allemand qui ne doit rien à personne. »

Grands dieux, laissons-leur l'art de Berlin et de Munich ! Nous ne l'envions pas.

Le duc de Saxe-Altenbourg, imparfaitement initié aux mœurs et aux coutumes allemandes, sans doute, se contenta de regarder les tableaux et les pendules, sans céder à la tentation de les emporter !

A la fin de l'après-midi, comme les officiers se trouvaient dans leur chambre, une fusillade nourrie éclata de toutes parts. Aussitôt, chacun de se précipiter aux fenêtres. Que se passait-il donc ? Un instant, mon père espéra qu'une attaque anglaise venait de se déclancher. Désillusion : c'était simplement un avion français, qui, survolant la région à faible altitude, se dirigeait vers Orrouy. Tout de suite, un soldat surgit dans l'escalier, un fusil chargé dans les mains ; il demanda en allemand le chemin du grenier. Mon père feignit de ne pas comprendre et le conduisit dans la chambre du duc, afin de lui montrer comme il serait bien couché. Désespoir du soldat : ce n'est pas de cela qu'il s'agissait. Alors, avec une légère pointe d'ironie, mon père lui indiqua l'escalier du grenier ; mais il était trop tard, l'avion français était hors de portée.

Ce naïf espérait peut-être l'atteindre plus facilement, en tirant du sommet d'une maison.

Pendant que l'État-Major s'installait dans le château, le village se remplit rapidement de troupes de toutes armes ; les canons défilèrent sans interruption jusque tard dans la nuit. Les maisons inoccupées furent immédiatement mises à sac. Dans les autres, les soldats s'introduisirent en maîtres, exigeant qu'on leur donnât tout ce qu'ils désiraient. Ils se servirent eux-mêmes chez les commerçants, y prirent ce qui leur convenait. Les cultivateurs assistèrent, impuissants, au vol de leur bétail, de leurs chevaux et de leurs voitures. Les caves furent rapidement mises à sec. Les brutes avinées s'attaquèrent ensuite aux femmes, et plusieurs malheureuses furent obligées de fuir de chez elles pour échapper à leur répugnante étreinte.

Quelques soldats entrèrent dans une maison occupée par des religieuses et s'installèrent confortablement dans la cuisine. L'un d'eux, sortant ostensiblement son revolver, se faisait un malin plaisir de jouer à tout instant avec cette arme. Tous réclamaient du vin en abondance ; à demi ivres, ils se moquaient grossièrement, avec de grands éclats de rire, des pauvres sœurs qui ne savaient à quel saint se vouer.

Les communs du château furent vidés de tout ce qu'ils contenaient : auto, voitures, bicyclettes, chevaux, selles, harnais, disparurent comme par enchantement. La livrée du cocher trouva, elle aussi, un amateur. Peut-être a-t-elle servi de déguisement pour quelque mascarade grotesque. Les conduites d'eau furent coupées, les robinets démontés et dispersés. La maison du régisseur fut livrée

elle aussi, à la dévastation. Les Boches y pénétrèrent en fracturant une fenêtre; tout ce qui offrait quelque intérêt disparut; ce qui ne valait pas la peine d'être emporté fut brisé et jeté sur le pavé. Après avoir déplié et coupé des serviettes, les bandits les arrosèrent d'une bouteille d'encre violette, signant ainsi leur lamentable travail de destruction. Le secrétaire du duc, à qui l'on montra ce pillage, affirma y être absolument étranger; cependant, le régisseur découvrit, fixé dans la tige de sa botte, un couteau de table qui lui appartenait!

Les soldats, grisés par la victoire, traitèrent la population avec arrogance et brutalité. Ceux d'entre eux qui parlaient français avaient l'air de répéter une leçon apprise par cœur; ils déclaraient que dans deux jours ils seraient à Paris; une fois Paris pris, ils marcheraient contre la Russie; la guerre serait ainsi très vite ter-

minée. Un feldwebel poussa le cynisme jusqu'à montrer son « Ordre de mobilisation », qui le convoquait pour le douzième jour à Bruxelles! Et les Boches ont encore l'audace d'affirmer qu'ils n'ont pas voulu la guerre!

Dès la tombée du jour, les issues du château furent gardées par des sentinelles, baïonnette au canon. Défense aux Français de passer. Quiconque voulait enfreindre la consigne voyait diriger sur sa poitrine une pointe menaçante. Cependant, les portes devaient rester ouvertes, et ce fut pendant la nuit un défilé de soldats venant chercher des approvisionnements dans la cuisine. Tel était du moins le prétexte qu'ils invoquaient. Mon père réussit à les faire décamper, en déclarant que tout ici était réquisitionné par Son Altesse le Prince Régnant!

Le lendemain matin, 3 septembre, les

troupes reprirent leur marche en avant, après avoir copieusement pillé et dévalisé les basses-cours. La matinée était splendide ; partout régnait un calme complet ; de nulle part n'arrivait le bruit d'un combat. Le général, qui s'apprêtait à prendre le chemin de Paris, ne put s'empêcher de s'écrier :

— « C'est incroyable. Nous sommes comme aux grandes manœuvres ! »

Et dans la lumière resplendissante, les brillants officiers de l'État-Major du prince disparurent bientôt vers le Sud...

### CHAPITRE III

#### PENDANT LA BATAILLE DE LA MARNE

Le flot de l'invasion montait, montait sans cesse. La France allait-elle être submergée sous la ruée des barbares ? Déjà l'étreinte se resserrait autour de Paris.

Du château, on apercevait sur la route de Compiègne à Crépy-en-Valois un défilé ininterrompu de troupes ; les hommes marchaient à quatre de front ; jour et nuit, les régiments se suivaient. La Germanie tout entière se déversait sur notre pauvre pays, y semant la ruine et le meurtre. Deux civils inconnus, pris on ne sait où, que les Allemands traînaient à leur suite,

furent tués comme des chiens près du village de Béthancourt et jetés dans le fossé qui borde la route.

Le 3 septembre, le canon s'entendait très distinctement dans la direction de Lévignen; c'étaient des Anglais qui cherchaient à retarder la marche des Allemands. Puis le bruit s'affaiblit et il sembla que tout fût fini. Ce furent alors des journées pleines d'une indicible angoisse pour la population, isolée du reste de la France, prisonnière de l'envahisseur. Elle ne savait rien des événements, elle ignorait qu'une partie, décisive pour le sort de la patrie, se trouvait engagée.

Mon père devina, au bruit persistant du canon lointain, que les armées allemandes et françaises étaient enfin aux prises, qu'une grande bataille se développait. Il n'en osait espérer l'heureuse issue. Aux malheurs de la patrie, se joignaient pour

lui les angoisses du père. Il craignait pour la sécurité de ceux que la Providence lui avait donné mission de préserver, sa belle-fille et ses petits-enfants; il tremblait aussi pour la vie de ses deux fils dont il ignorait le sort. Souvent revenait à sa mémoire cette phrase de l'officier allemand : « Si votre fils n'est pas tué, — c'est de moi dont il s'agit, — il est sûrement prisonnier, car nous en avons fait 75 000 à la retraite de Sarrebourg. » C'était donc toujours pour lui le doute, l'incertitude, l'inconnu, le terrible inconnu, cent fois plus pénible que la réalité, quelque brutale et tragique qu'elle pût être. Et dire que le kaiser, l'auteur de ces maux et de ces tourments, a jadis, étant enfant, roulé sous les pieds de nos chevaux! Si cet accident lui avait été funeste, cette horrible guerre peut-être n'eût jamais éclaté. Dieu en a décidé autrement. Guillaume II a vécu pour son

malheur et pour celui de l'humanité tout entière. Il me faut brièvement raconter cette petite anecdote.

C'était à Cannes, quelques hivers avant l'Année Terrible. La victoria de mon grand-père, traînée par deux vigoureux postiers, débouchait sur la promenade du Croisic, lorsqu'un enfant traversa imprudemment la rue et se jeta sous les pieds des chevaux. Le cocher n'eut que le temps d'arrêter l'attelage pour ne pas l'écraser. Le petit garçon se releva, légèrement contusionné; avant même que mon grand-père, qui s'était précipité hors de la voiture, eût pu le rejoindre, il avait disparu, emmené avec de grands cris par sa gouvernante affolée. Mon grand-père étonné eut le temps de reconnaître en lui le prince Guillaume de Hohenzollern, aujourd'hui Guillaume II.

Pendant les longues et pénibles journées

d'occupation, de soi-disant réquisitions de fourrage et de bétail furent opérées dans le village. Dans une commune voisine, à Béthancourt, les Allemands volèrent chez le même cultivateur quatorze porcs, les abattirent, les grillèrent et les mangèrent sur place, dans la cour de la ferme, autour de grands feux. Imaginez le spectacle de ces Boches s'agitant comme des démons autour de quatorze brasiers, où rôlissaient des porcs entiers! Ils en dépeçaient les quartiers tout saignants; sous les yeux des propriétaires dégoûtés qui assistaient impuissants à cette scène, ils se jetaient comme des chiens sur la viande chère à tout bon Allemand; ils mordaient gloutonnement à même le morceau, avec une satisfaction d'anthropophages!

Les soldats, enivrés par leurs succès, sifflaient, chantaient et narguaient les habitants, ayant l'air de dire :

— « Vous êtes bien battus, n'est-ce pas? »

Ils ne se gênaient pas pour piller.

Dans les rares conversations qu'ils avaient avec les gens d'Orrouy, ils se vantaient de s'emparer bien vite de Paris; ils demanderaient alors à la France, non pas cinq milliards comme après la guerre de 70, mais quarante; ils prendraient toutes ses colonies, etc. D'autres déclaraient :

— « Les Français seraient le premier peuple du monde, s'ils avaient un kaiser! »

Quelques-uns regrettaient la tranquillité de leur village, de leur maison; ils disaient :

— « La guerre, malheur! »

Le canon grondait continuellement. Sa grande voix, sourde et lointaine, sembla bientôt se déplacer vers l'Est; le 7 septembre, elle se fit entendre plus distinctement. On devait se battre dans les plaines

de Betz et de Nanteuil. Paris ne serait donc pas pris?

Les pauvres exilés, impatients de connaître le sort de leur malheureuse patrie, reprirent confiance et se mirent à espérer. A partir du 7 au soir, un mouvement caractéristique de recul se prononça; les troupes et convois, qui depuis près d'une semaine se pressaient sur la grand'route en direction de Crépy-en-Valois, commencèrent à former un courant inverse. Le 8, une formidable explosion ébranla toute la région; on apprit bientôt que les Français, dans une incursion hardie, venaient de faire sauter un dépôt de munitions aux environs de Crépy. Le 9, la retraite des Allemands se révéla complète; les soldats, qui jusqu'alors avaient gardé un mutisme absolu au sujet des événements des derniers jours, ne se cachaient pas pour avouer :

« Nous sommes battus ; mais il y aura une grande bataille sur l'Aisne. »

Dans la soirée du même jour, à la brume, quelle ne fut pas la stupéfaction et aussi la joie de tous, en apercevant les premières troupes françaises défilant sur la route de la vallée ! Les régiments squelettiques qui passaient appartenaient à la 5<sup>e</sup> division de cavalerie, dont il ne restait que des débris. Cette division, qui combattait en pleines lignes ennemies, arrivait de Villers-Cotterets et se dirigeait vers Verrines, espérant déborder le front ennemi qui s'élargissait sans cesse vers l'Ouest. Les chevaux fourbus tombaient par centaines ; on les abandonnait le long de la route. Les cavaliers, quoique exténués de fatigue, conservaient leur belle humeur et restaient pleins d'entrain ; ils faisaient, disaient-ils, « la chasse au lapin ». La population, ivre de joie,

acclama ces braves gens à leur passage.

Les Français disparurent vite ; la nuit se fit complètement obscure. Sur la route de Crépy à Compiègne, les colonnes allemandes passaient toujours, se repliant vers le Nord.

Le beau pays de Valois devait, quelque temps encore, rester sous la botte de l'envahisseur ; mais la délivrance, un instant entrevue et si ardemment désirée par les vaillantes populations, allait bientôt devenir la joyeuse réalité.

## CHAPITRE IV

### L'ÉPOPÉE D'UNE DIVISION DE CAVALERIE

Que faisait donc cette division de cavalerie dans les lignes allemandes? Était-elle égarée? Non. Elle accomplissait une mission admirable, toute de sacrifice, qui pouvait engendrer de merveilleux résultats stratégiques.

La Germanie croyait tenir la France à la gorge; mais la France, dans un formidable effort d'énergie, s'était reprise et faisait front. Joffre, dans une proclamation désormais célèbre, avait dit aux troupes que mieux valait se faire hacher sur place que de reculer. Les soldats se montraient dignes de leur chef, résistaient victorieu-

sement; bien mieux, prenant à leur tour l'offensive, ils faisaient fléchir l'envahisseur et le repoussaient avec une ardeur magnifique. Le miracle de la Marne s'accomplissait.

Pour jeter le désarroi dans les troupes allemandes et hâter leur retraite, la 5<sup>e</sup> division de cavalerie reçut l'ordre de traverser les lignes ennemies et d'« aller faire entendre son canon vers la Ferté-Milon ». Les cavaliers de cette division avaient battu en retraite de Liège à Charleroi, de Charleroi à Péronne, puis à Dammartin; ne connaissant que leur devoir et oubliant leurs dures fatigues, ils accomplirent avec une admirable abnégation cette mission, périlleuse entre toutes.

Le 7 septembre, ils franchirent rapidement les lignes allemandes, avec une fière audace; emmenant leur artillerie, ils se dirigèrent vers la forêt de Villers-Cotte-

rets et la Ferté-Milon. Pendant trois jours, ils sabrèrent et détruisirent, au hasard de l'aventure, tout ce qu'ils trouvèrent. Un corps de réserve boche canonné à Troesne; l'aérodrome de Vivières attaqué; un avion allemand, qui croyait rentrer dans ses lignes, brûlé; plusieurs convois de munitions chargés, dispersés ou détruits; de nombreux « embusqués » ennemis, ébahis de se trouver en présence des Français, faits prisonniers: tel fut le bilan de leur incursion dans le Valois. Cette randonnée sur les lignes de retraite de l'adversaire fit circuler chez le « méchant Boche » un sentiment d'insécurité, un souffle de panique.

La tâche fut noble, mais rude, et les effectifs fondirent rapidement à ce régime. Ne pensant pas être bientôt rejoint par le gros de l'armée française, le commandant de la division, qui savait ses hommes et

ses chevaux épuisés et affamés (aucun ravitaillement ne pouvait leur parvenir), résolut de sonder le front Huleux-Trumilly, dans l'espoir de trouver un passage pour rentrer dans ses lignes. Du général au simple cavalier, tous ignoraient alors la victoire de la Marne. Ils n'en devaient connaître la bonne nouvelle que le 12 septembre.

La division essaya de déboucher sur le plateau, en direction de Nanteuil-le-Haudouin; vers Huleux, elle se heurta à de nombreux partis de fantassins et de mitrailleurs allemands, installés dans les remises de la plaine. Le général de C...-L... décida alors de l'aiguiller vers le Nord, de façon à poursuivre ses entreprises des jours précédents sur les derrières de l'ennemi. Elle revint donc sur ses pas, pour essayer de gagner les couverts de la forêt de Compiègne. Et voilà comment elle arriva dans

Orrouy le 10 septembre, vers neuf heures du matin.

L'officier commandant l'avant-garde demanda où étaient les Allemands? Un habitant répondit en lui montrant sur la route de Compiègne une longue colonne ennemie en retraite. Il cria aussitôt d'une voix rude : « En avant! »

Au moment où les premiers éclaireurs de la Division pénétrèrent dans le village, le sous-officier prussien der Mitler, accompagné d'un soldat, levait des réquisitions chez un cultivateur, M. M...-D... Les cavaliers de pointe débouchèrent sur la place dans le même temps que ce cultivateur, escorté des deux Allemands à cheval, y arrivait. Après avoir fait signe au civil de se mettre à l'abri et avant même que les deux Prussiens fussent revenus de leur surprise, nos hommes ouvrirent le feu et les pelotons se déployèrent au galop. Der

Mitler ne voulut pas se rendre. Un coup de carabine le jeta par terre; tirant son revolver, il cherchait à se défendre quand un dragon le transperça de sa lance. Il mourut en disant : « Kümmer! Kümmer! Chagrin! Chagrin! » Reconnaissons que ce Prussien succomba en brave; on comprendra son désespoir et son chagrin de ne pouvoir exterminer ces Français qui semblaient tombés du ciel. — Son compagnon, blessé lui aussi, réussit à s'échapper et courut à cheval jusqu'à Béthancourt; il mourut en y arrivant.

Le bruit de la fusillade attira l'attention des Allemands, dont les détachements d'infanterie défilaient à quinze cents mètres de là, couvrant un gros convoi en marche sur la route Crépy-Compiègne.

D'où il était, l'ennemi plongeait dans le village. Une partie de la rue principale est, en effet, bordée d'une simple rangée de

maisons appuyées à la côte; elle laisse à découvert tout ce qui s'y passe. Les masses de cavalerie et d'artillerie qui s'y étaient engagées se trouvaient donc visibles d'en face. Aussi les bois et les crêtes de l'autre versant de la vallée se garnirent-ils rapidement d'ennemis, qui ouvrirent aussitôt un feu violent sur les Français.

Les premiers escadrons de cavalerie furent reçus avec un enthousiasme indescriptible par les habitants. Les femmes, bravant courageusement le danger, apportèrent toutes les provisions que les Boches n'avaient pu voler; elles les distribuèrent sous les balles aux vaillantes troupes, qui mouraient littéralement de faim.

Cependant, le combat prenait de l'ampleur; les balles pleuvaient de partout; les shrapnells éclataient en grand nombre. Un officier dit à ma belle-sœur, qui, avec ses

enfants, s'efforçait de ravitailler tous ces braves :

— « Rentrez, madame, rentrez; ce n'est plus votre place ici. »

Les batteries d'artillerie de la division avaient pris position au-dessus d'Orrouy, dans la plaine de Champlieu, et bombardaient avec précision la grande route de ravitaillement des Allemands. L'ennemi, ayant à son tour garni de canons la crête opposée, ripostait énergiquement. Les obus lancés de part et d'autre passaient en trombe au-dessus du village, fendaient l'air de leurs sifflements stridents, éclataient; quelques-uns, à shrapnells, tirés court par les artilleurs boches, arrosaient le parc d'une pluie meurtrière. L'artillerie n'était pas seule en action. Les cyclistes français, se défilant le long des murs du parc, répondaient à des feux de mousqueterie.

Pendant ce temps, les régiments à cheval gravissaient au galop et par fractions de quatre les lacets de la côte d'Orrouy; sur le plateau de Champlieu ils mirent pied à terre, pour tirer eux aussi sur l'ennemi. Pendant qu'ils traversaient le village, un chasseur à cheval fut blessé par une balle; il refusa cependant de se faire panser pour ne pas quitter ses camarades. On admira aussi beaucoup le courage d'un capitaine de dragons, qui, dans la partie la plus découverte de la rue Montlavoille, faisait passer ses hommes au galop, tandis qu'il restait lui-même à l'endroit le plus exposé, ne s'inquiétant pas des balles, affectant de manger tranquillement une grosse poire. Des Allemands faits prisonniers dans la région de Villers-Cotterets étaient trainés à leur suite par les cavaliers; ils espérèrent se sauver à la faveur du combat et refusèrent de marcher. Il fallut les

faire monter en voiture, pour les amener en plaine. Plus adroit qu'eux, un jeune homme de l'Aisne, enlevé au passage par les Boches qui l'avaient obligé à les suivre, réussit au péril de sa vie à leur échapper et rejoignit Orrouy en pleine bataille. Il arriva dans un état lamentable, les pieds nus, ce qui ne l'empêcha pas de se joindre bravement aux soldats de la division, prêt à supporter de nouvelles fatigues et à subir le sort de ses frères.

La ligne de retraite de l'ennemi était bombardée depuis plus de deux heures. On devine quel désarroi causait, dans son armée battue, ce coup de poignard dans le dos; l'évacuation hâtive sur l'arrière de ses troupes et de son matériel en était considérablement gênée. Il y avait urgence à museler le canon français. C'est alors que les Allemands mirent en batterie d'autres pièces, qui, tirant de la plaine de Gillo-

court, prirent en enfilade l'artillerie de la division. Il devenait grand temps pour les nôtres de disparaître, s'ils ne voulaient pas être submergés par l'ennemi cherchant à les encercler. Ils se retirèrent donc dans la forêt de Compiègne, sans abandonner un seul de leurs prisonniers. Profitant de l'absence de troupes allemandes importantes de ce côté, ils eurent la chance, après avoir détruit quelques patrouilles, de trouver le pont de la Croix-Saint-Ouen absolument intact. Par un ensemble de circonstances vraiment miraculeux, tous les motocyclistes boches portant l'ordre d'occuper ce pont avaient été tués par un des escadrons, qui, sous les ordres du commandant J..., étaient restés dans la région de Villers-Cotterets. La division traversa donc l'Oise sans être inquiétée. Elle ne tarda pas à reprendre enfin le

contact avec l'armée française victorieuse.

Épuisée, décimée, mais glorieuse, elle avait réussi à s'échapper, après avoir fait passer à l'intérieur des lignes ennemies un vent de défaite.

## CHAPITRE V

### COMMENT LES ALLEMANDS SE METTENT AU BAN DE L'HUMANITÉ

A la fin du combat, mon père, qui du parc en avait suivi toutes les phases, fit enterrer le corps de der Mitler, après constatation de son décès par un médecin allemand. Ce sous-officier repose au pied d'un noyer à l'Est du village, non loin de l'endroit où il a été tué; une petite croix marque aujourd'hui la place de sa tombe.

Des morts et des blessés étaient restés sur le champ de bataille. Mon père décida d'aller les chercher. Il partit pour le plateau de Champlieu, accompagné du curé, de deux religieuses et de son personnel,

suivi d'une petite voiture portant le drapeau de la Croix-Rouge.

Dans la montée du Jeu d'Arc apparurent les premières traces du combat. Un caisson, frappé de plein fouet par une « marmite », avait son avant-train brisé; une partie de ses obus avait sauté, le reste était répandu sur la route. La plaine, encombrée de débris de toutes sortes, offrait un spectacle lamentable : une voiture d'ambulance cassée au bord d'un chemin, un canon démoli culbuté dans un champ, des caissons éreintés par la mitraille, çà et là des meules en flammes semblables à des torches brûlant sur un tombeau.

La petite troupe avançait. Elle était maintenant arrivée à la position d'une batterie, dissimulée derrière un léger mouvement de terrain. Près d'une meule qui se consumait, voici un attelage de six chevaux; cinq étaient étendus par terre, raidis

par la mort, le sixième mangeait tranquillement de l'herbe! Le cadavre d'un sous-officier d'artillerie était appuyé contre la meule; déjà sa chevelure commençait à s'embraser et sa tête à brûler. Un peu plus loin, deux blessés appelaient au secours. Mon père leur distribua les quelques provisions qu'il avait emportées. Celui qui paraissait le plus gravement atteint fut chargé sur la voiture avec précaution. L'autre, qui avait reçu une balle au genou gauche et un éclat d'obus dans un œil démesurément grossi, fut emmené sur un brancard trouvé dans l'ambulance abandonnée. Soudain, une détonation, partie de la lisière des bois voisins, se fit entendre; elle fut suivie d'une seconde, puis d'une troisième. Bientôt la fusillade devint très nourrie. Alors mon père agita à bout de bras le drapeau de la Croix-Rouge. Peine perdue : les Allemands continuèrent

à tirer. On pressa la voiture, car il y avait encore plus de quinze cents mètres à parcourir sous le feu. Le blessé, allongé sur la civière, refusa de se faire emmener plus loin. Faisant preuve d'un admirable stoïcisme, il dit à ceux qui le portaient : « Vous êtes en danger; cachez-moi derrière une meule; couvrez-moi bien et sauvez-vous. »

Les Allemands venaient, en effet, de sortir de leur repaire; tout en continuant à tirer, ils se déployaient en tirailleurs dans la plaine; leur aile gauche longeait le bord de la vallée dans l'espoir de couper toute retraite. Le groupe des malheureux brancardiers dut se disloquer; quelques-uns se cachèrent dans les betteraves; d'autres se sauvèrent dans le vallon de la Georgette; ceux qui conduisaient la voiture, ne pouvant quitter la route, activèrent l'allure. Les balles sifflaient toujours nombreuses. Mon père, qui marchait

le dernier, vit le moment où il allait être encerclé par les Boches; il tenait cependant toujours dans les mains les provisions destinées aux blessés. Le régisseur, ne voulant pas l'abandonner, revint sur ses pas quand il le vit en danger :

— « Vous avez femme et enfant; ne vous sacrifiez pas pour moi, lui cria mon père. Et surtout, si je tombe, ne revenez pas en arrière. »

Les Boches gagnaient encore du terrain; ceux qui avançaient en se masquant le long des bois, l'avaient presque rejoint. Trois coups de feu, tirés à moins de cinquante mètres, claquèrent à ses oreilles. Il parvint enfin à gagner la côte qu'il dévala rapidement jusqu'au château. La poursuite cessa. C'est par ces procédés infâmes que les Allemands se mettent au ban de l'humanité.

Le blessé fut installé dans la maison des

religieuses, transformée pour l'occasion en ambulance; il fut aussitôt soigné et pansé.

Les Allemands continuèrent en plaine une véritable chasse à l'homme. Un cultivateur du village, M. B..., monté sur le plateau pour constater les dégâts causés à ses meules par l'incendie, eut le coude fracassé par une balle explosive; l'amputation du bras fut nécessaire. D'autres civils furent légèrement blessés. Un homme, qui avait aidé à rechercher les blessés, fut appréhendé par les Boches :

— « Komm ici, lui crièrent-ils.

— « Que voulez-vous?

— « Où sont les canons? Vous maintenant marcher avec nous; vous Prussien comme nous! » et ils lui crachèrent plusieurs fois au visage. Deux soldats l'encadrèrent; pendant plus d'une heure, il dut assister au pillage des caissons abandonnés.

En parcourant les champs d'alentour, les Boches découvrirent, cachés dans les récoltes, quatre autres habitants d'Orrouy. Nos cinq prisonniers furent contraints de les suivre dans les bois des Éluats. Parmi eux, un vieillard, à la marche pesante, butait fréquemment dans les betteraves; il reçut une volée de coups de poing et de crosse dans le dos. En passant près du village, les Allemands mirent les cinq civils à dix pas devant eux, pour s'en servir comme d'un bouclier en cas de surprise. Puis ils tinrent un long conciliabule : nos braves compatriotes, alignés le long de la route, crurent que leur dernière heure était venue. Grande fut leur joie d'entendre une voix rauque leur crier :

— « Vous maintenant marcher chez vous! »

Un peloton, commandé par un officier, poussa plus avant dans la plaine. Il se pré-

sentait, vers six heures du soir, à la ferme de Champlieu, située à six cents mètres environ du lieu du combat. Elle abritait encore des soldats français. Lorsque la 5<sup>e</sup> division, débordée de tous côtés par les Allemands, avait dû se replier en forêt, de nombreux cavaliers et artilleurs blessés s'étaient arrêtés sur leur ligne de retraite dans le hameau de Champlieu. Le fermier, M. M..., après en avoir pansé quelques-uns, les avait dirigés vers l'ambulance des Missionnaires, à Béthisy-Saint-Pierre; mais une quarantaine, épuisés de fatigue et incapables de marcher, avaient supplié le fermier de les garder. Il les avait cachés soigneusement dans la paille, en haut d'un hangar. Deux de ces hommes, un cavalier et un chasseur cycliste, s'étaient habillés en civil et s'étaient mêlés aux ouvriers de la ferme.

L'officier allemand arriva donc fort mal à propos. Revolver au poing, il se dirigea

vers M. M... et lui demanda en le dévisageant s'il était bien le propriétaire de la ferme. Ayant reçu une réponse affirmative :

— « Je veux, continua-t-il, les hommes de la batterie française démontée; ils sont ici. »

M. M... lui dit qu'en effet des blessés furent soignés chez lui, mais qu'ils avaient été évacués il ne savait où. L'officier menaça de le passer par les armes si des Français étaient découverts dans les bâtiments. Il les fit aussitôt fouiller de fond en comble.

— « Si vous m'assassinez, vous aurez un crime de plus sur la conscience », lui répondit le fermier avec beaucoup de calme.

Cette attitude exaspéra l'Allemand. Il posta des factionnaires à toutes les issues de la maison, appliqua M. M... contre un mur et donna l'ordre à un peloton de sol-

dat de se placer sur deux rangs, face au mur, le fusil en joue. Cette mise en scène terminée, il demanda :

— « Combien avez-vous d'hommes à votre service? »

— « Quatorze. »

A l'appel nominal du maître, les quatorze serviteurs vinrent se ranger derrière lui. Un de ces malheureux essayant de se sauver fut blessé par un factionnaire qui tira impitoyablement sur lui. L'officier les interrogea, regarda avec minutie leurs chemises, leurs vêtements, leurs souliers. Arrivé aux deux soldats vêtus d'habits civils, il se retourna brusquement vers le fermier :

— « Et ceux-là, quels sont-ils? »

Leur jeunesse, la propreté de leur linge et leur embarras surtout le surprenaient. M. M... expliqua que ces hommes avaient été mouillés; ils avaient dû changer de

vêtements ; leur attitude n'offrait donc rien d'anormal. Le Boche répondit qu'il lui fallait un gage et qu'il les emmènerait parce qu'ils lui paraissaient suspects.

Cet examen, passé sous la menace de vingt fusils toujours braqués sur les malheureux patients, dura une longue demi-heure. La digne et fière attitude du fermier en imposa finalement à l'officier, qui fit reposer les armes à son peloton. D'ailleurs, la recherche des soldats français n'avait produit aucun résultat. Les Allemands étaient bien montés dans le hangar où ils étaient cachés ; ils ne les avaient pas découverts, grâce à l'obscurité, sous la paille qui les recouvrait complètement.

Voilà comment, au péril de sa vie, un brave Français réussit à sauver de l'ennemi une quarantaine de ses compatriotes.

Les détachements allemands qui circu-

laient dans le pays, flancs-garde de colonnes en retraite, avaient vraisemblablement pour mission de reconnaître les lieux du combat, de s'emparer si possible du matériel abandonné et de nettoyer la région des troupes françaises qui pouvaient s'y trouver encore.

Orrouy reçut dans la soirée la visite d'une patrouille ennemie. Mon père, qui se rendait au chevet du cultivateur blessé en plaine, entendit tout à coup crier : — « Voilà les Allemands ! »

Sept fantassins, tenant leur fusil à la main, prêts à mettre en joue, pénétraient, en effet, dans la rue principale. Ils exigèrent de mon père qu'il leur donnât du pain, ajoutant qu'ils avaient droit de réquisition ; ils voulurent être conduits immédiatement chez le boulanger. Pour mieux affirmer leur droit, ils menacèrent de leur baïonnette. Mon père, voyant chez

eux une certaine hésitation, leur dit :

— « Vous paraissez avoir peur ! »

Ils avouèrent qu'il leur avait été défendu de dépasser les premières maisons du village.

— « Pourquoi y entrez-vous alors ? Mais puisque je vous ai promis du pain, je vais aller vous en chercher, à condition que vous m'attendiez là. »

Profitant de ce que les Allemands ne le suivaient pas, mon père avertit rapidement les habitants de rentrer dans leurs maisons en fermant les portes. Il se rendit à la boulangerie, fit cacher la farine et les pains qui s'y trouvaient, prit seulement trois pains qu'il porta aux soldats. Ceux-ci ne trouvèrent pas la ration suffisante; ils s'enhardirent et réclamèrent à toute force qu'on les accompagnât à la boulangerie. Devinant que l'affaire allait tourner au tragique, mon père paya d'audace et leur dit

en allemand qu'il était le comte Doria, bourgmestre d'Orrouy, qu'il connaissait fort bien le duc régnant de Saxe-Altenbourg et le général de Jarosky; — il se dispensa de leur expliquer à quelle occasion il avait fait leur connaissance! — enfin qu'il entendait être bien traité. Sortant de sa poche une carte de visite appartenant au général, il la leur montra. Les soldats étonnés la regardèrent avec curiosité et respect. Ils devinrent aussitôt plus conciliants et se contentèrent d'un petit supplément de ration. La crainte du coup de botte est pour le Boche le commencement de la sagesse.

A la nuit, un civil entreprit d'aller rechercher le blessé abandonné sur le plateau de Champlieu; mais la plaine était sans cesse balayée par des projecteurs. Craignant d'être à nouveau mitraillé, il revint sur ses pas et renonça à son projet.

Le lendemain, 11 septembre, au point du jour, mon père fit atteler une voiture pour ramener si possible le malheureux blessé. Par bonheur, les Allemands n'avaient pu le découvrir; les brancardiers le retrouvèrent paisiblement appuyé contre la meule, où ils avaient dû l'abandonner la veille sous les balles. Comme M. le curé lui demandait si la nuit avait été longue et s'il avait souffert :

— « Oh! non, répondit-il, j'ai dormi tout le temps. »

Transporté à l'ambulance provisoire, il y retrouva son camarade de la veille. Le brave petit artilleur, dont l'état était lamentable, n'avait qu'un désir : guérir rapidement pour reprendre sa place de combat.

— « Les Boches m'ont pris un œil, déclarait-il; mais il m'en reste encore un pour les pointer. »

## CHAPITRE VI

### EXPLOITS DE DRAGONS DANS LES LIGNES BOCHES

Les dernières troupes allemandes effectuèrent leur repli en forêt de Compiègne pendant la nuit du 10 au 11 septembre. Leurs arrière-gardes, n'ayant pas le temps de faire sauter le pont de Béthancourt sur la rivière d'Aathonne, se contentèrent d'abattre quelques sapins, à proximité en travers de la route, et d'y dresser une barricade de charrettes. De gros arbres, coupés de place en place pour gêner l'avance des Français, s'abattirent lourdement sur le sol. Le bruit produit par la

chute de ces arbres géants se propageait à travers la nuit, répercuté au loin par l'écho de la vallée; il semblait le glas des espérances teutonnes.

Vers dix heures du soir, une fusillade nourrie éclate aux lisières Sud de la forêt de Compiègne et dans les bois des Éluats. A plusieurs reprises pendant la nuit, des coups de feu rompent le silence des heures. Le pays est encore sillonné de patrouilles allemandes, qui se heurtent, sans doute, aux avant-gardes françaises. Quelques fantassins, en reconnaissance à l'extrémité Nord d'Orrouy, passent plusieurs heures à piller les maisons et s'enfuient avant la fin de la nuit.

Au lever du jour, des habitants du village trouvent sur la route conduisant au hameau des Éluats, voisin de la forêt, le cadavre d'un cheval encore harnaché; sur la selle se lit le nom du lieutenant

de Th..., du 22<sup>e</sup> dragons. Aussitôt une battue est organisée pour retrouver le corps de cet officier; elle reste vaine. En bordure des bois longeant la plaine de Gillocourt, près d'un treillage défoncé, quatorze lances sont par terre; non loin de là, un brigadier de dragons est étendu inanimé sur le sol. Un drame a dû se dérouler ici cette nuit.

Un cultivateur d'Orrouy, M. M...-D..., le même qui la veille accompagnait le sous-officier der Mitler au moment de l'arrivée des éclaireurs français dans le village, part à la recherche de sa mère, réfugiée avec son troupeau de moutons dans les profondeurs de la forêt. Quel n'est pas son étonnement de trouver en plein bois, couché au pied d'un arbre et dissimulé dans les herbes, un jeune lieutenant de dragons à demi évanoui! Il s'en approche, le secoue de sa torpeur et lui fait boire le

lait destiné à sa mère. Il retourne en hâte chez lui et revient avec des vêtements de berger. Le lieutenant s'en affuble; il peut ainsi traverser sans encombre la route où errent quelques patrouilles boches, mais il arrive complètement épuisé au château.

En même temps que lui, se présentent à mon père de nombreux cavaliers, déguisés pour la plupart en paysans. Ils viennent chercher à l'abri des vieux murs un refuge contre les derniers éléments ennemis qui sillonnent encore la région. Chacun d'eux doit raconter ses aventures.

Ils appartiennent aux escadrons qui, sous les ordres du commandant J..., sont restés dans la forêt de Villers-Cotterets, au moment du départ de la 5<sup>e</sup> division de cavalerie qu'ils n'ont pu rejoindre. Ils avaient reçu la mission de désorganiser les convois de la route Soissons-Oulchy. Nuit et jour, sans trêve ni répit, ils firent

une guerre de guérillas. Ils se tenaient à l'affût des autos, barraient les routes. Dès qu'une voiture stoppait devant un de leurs obstacles, ils tiraient des coups de feu dans les pare-brise et tuaient impitoyablement les occupants. Le coup réussi, ils recommençaient plus loin. En pleine forêt, sur la route de Soissons, un convoi fut attaqué et détruit en partie. Puis le commandant J... rencontra un capitaine d'infanterie française; le malheureux avait dû licencier sa compagnie à Charleroi, alors qu'elle se trouvait débordée de tous côtés par l'ennemi; après avoir marché toutes les nuits et s'être caché le jour grâce à la complicité des habitants, il était parvenu à la forêt de Villers-Cotterets; heureux de retrouver des soldats français, il accepta avec joie de courir de nouveau avec eux les pires aventures.

Un soir, dans la région de Bonneuil-en-

Valois, les cavaliers dormirent la bride au bras à côté d'un bivouac allemand qu'ils n'avaient pas vu. Les Boches se réveillèrent les premiers; ayant aperçu les dragons, ils leur tirèrent dessus. Deux pelotons sautèrent immédiatement à cheval et se déployèrent en fourrageurs pour protéger le rassemblement. Les escadrons, une fois reformés, s'engagèrent au galop dans Bonneuil; mais, reçus par une fusillade nourrie, ils se replièrent en forêt de Villers-Cotterets. Les cavaliers y continuèrent leur métier héroïque de chasseurs de Boches. Hommes et chevaux mourant de faim, nos dragons firent main basse sur les approvisionnements d'une ferme, après en avoir chassé l'ennemi.

Pendant la vie devint impossible. Le jeudi soir, un grand conseil fut tenu en pleine forêt: le commandant J... décida de tenter de nuit un suprême effort pour

rentrer dans les lignes françaises. Il ignorait tout de la victoire de la Marne; le mouvement de recul des troupes ennemies ne lui avait cependant pas échappé. A la nuit, les escadrons sortirent de leur abri, traversèrent au galop un bivouac devant les Allemands stupéfaits et gagnèrent la lisière Sud de la forêt de Compiègne. Ils la trouvèrent occupée par des fantassins ennemis, qui tiraient à bout portant sur le groupe compact; leurs pertes furent sérieuses. Désorientés, ils s'éparpillèrent dans la plaine. En hâte, le commandant J... regroupa ses hommes à quelques centaines de mètres des bois, et les escadrons repartirent bientôt en colonne de peloton. La retraite semblant impossible par l'Ouest, ils se dirigèrent résolument vers le Sud et cherchèrent par la plaine de Gillocourt à gagner la vallée d'Authonne. C'est alors qu'une compagnie d'infanterie allemande,

déployée en tirailleurs, barra la route au groupe du commandant.

La lance au poing, les cavaliers chargèrent, en pleine nuit, l'ennemi invisible. Beaucoup de braves tombèrent encore; leur chef lui-même fut blessé et fait prisonnier. Un détachement, ayant voulu se jeter à droite dans le bois des Éluats, culbuta dans les treillages. De nombreux cavaliers désarçonnés, ne pouvant retrouver leur monture, se répandirent dans la plaine à la recherche d'un abri où pouvoir se soustraire aux recherches de l'ennemi. Un dragon, réfugié sur une meule inachevée, eut à la désagréable surprise de voir une patrouille allemande s'installer à ses pieds et y rester une partie de la nuit.

Un des officiers, en chargeant, enfonça son sabre dans la poitrine d'un Boche qui tua son cheval. Le cavalier roula par terre, l'escadron lui passa sur le dos. Relevé sans

grand mal, il se trouva bientôt entouré d'Allemands. Il leur échappa. Salué de feux de mousqueterie à chaque saillant des bois, accueilli par les « Werda! » menaçants lorsqu'il tentait de se glisser en forêt, il fut contraint de poursuivre son chemin. Enfin, espérant avoir dépassé les lignes ennemies, il se laissa tomber dans le ravin des Éluats. Le bois était encore occupé; les sentinelles le tirèrent au jugé et le manquèrent. Blotti au pied d'un arbre, il suivit la galopade de son escadron au bruit des coups de fusil. Puis, tout retomba dans le calme; le silence ne fut plus troublé que de temps à autre par quelques salves. Allongé dans les herbes, l'officier s'assoupit enfin, épuisé, anéanti, à bout de forces. Il s'y trouvait encore, quand au matin M. M...-D..., allant à la recherche de sa mère, par hasard, le découvrit.

Une aventure analogue arriva au lieutenant de Th..., dont le cheval fut trouvé sur la route. Il se fraya à coups de revolver, et pendant plus de cent mètres, un passage au milieu des Allemands. Il fut tellement mêlé à eux, que les Boches faillirent s'entre-tuer. Enfin il fut dégagé; perdu au milieu des bois, il essaya de se réfugier dans la maison d'un garde-chasse, dont une fenêtre était éclairée. Arrivé à la porte de la cour et se trouvant en présence d'un factionnaire ennemi, il lui campa à bout portant un coup de revolver, fit demi-tour et prit le chemin d'Orrouy. A cent mètres de là, il se heurta à un autre poste allemand; son cheval fut tué sous lui; il parvint cependant à s'échapper en enjambant un grillage et disparut dans la profondeur des bois. Après avoir marché toute la nuit vers le Sud, il arriva, au petit jour, dans le hameau de

Bellival, alors évacué par les Allemands.

Deux autres cavaliers, qui avaient pu gagner le village de Gillocourt, se réfugièrent dans une maison située à un carrefour de routes. La propriétaire venait de les cacher dans une chambre et de leur donner des vêtements civils, quand des Allemands entrèrent en lui disant :

— « Vous abritez des soldats français. »

La brave femme nia effrontément. Les Boches fouillèrent la maison; la porte de la chambre où étaient les Français étant fermée à clef, d'un coup de crosse ils défoncèrent le panneau supérieur et plongèrent leurs regards dans la pièce. Ils la trouvèrent vide, les cavaliers ayant eu le temps de se cacher dans l'alcôve.

Grâce à la complicité des habitants, la plupart des dragons, dont les chevaux avaient été tués, quittèrent leur uniforme. Transformés en civils, ils parcoururent,

sans être inquiétés, le pays, que des patrouilles allemandes infestaient encore.

Les nombreux cavaliers, qui arrivent au château habillés en paysans, demandent à mon père de leur procurer le moyen de rejoindre l'armée française. Mais où est-elle? Les nouvelles précises font totalement défaut. Il paraît probable cependant que l'ennemi, battu et refluant en arrière, a quitté les environs de Paris; que la ville de Senlis est à l'heure actuelle redevenue française. Au risque d'être fusillé, si jamais les Allemands devinent la supercherie, mon père donne à chacun de ces hommes un laissez-passer leur permettant de se rendre à Senlis, « pour y chercher de l'ouvrage ». Il est brusquement interrompu au milieu de son travail par un bruit de chevaux dans la rue voisine. Aussitôt les soldats de se cacher dans les caves du château : c'est sans doute une

forte colonne de cavalerie allemande qui traverse le village. Au lieu des uhlans que l'on craignait, ce sont les dragons de la 8<sup>e</sup> division de cavalerie qui se présentent, suivis de près par un détachement d'infanterie. La méfiance se transforme subitement en une joie délirante. La population fait une ovation spontanée et touchante aux troupes françaises, qui apportent la bonne nouvelle de la victoire de la Marne.

Les dernières patrouilles allemandes, qui ont l'imprudence de rester dans le pays, sont mises en fuite ou faites prisonnières. Tout le Valois est libéré. L'occupation avait duré près de deux semaines, deux semaines d'indicible angoisse.

Nos cavaliers, croyant à la réalisation de leur rêve, entrevoyaient déjà la poursuite acharnée et la déroute de l'ennemi. Hélas! l'heure de la victoire décisive n'avait pas

sonné. Il faudra attendre quatre ans encore pour voir l'Allemand rejeté au delà de nos frontières, irrémédiablement vaincu. De nouveau, en 1918, l'invasion proche ensanglantera nos plaines et nos vallées. Orrouy verra plusieurs de ses maisons démolies, rasées; les beaux vitraux de son église brisés par les bombes des pirates de l'air. Trois mois durant, les habitants fuiront chaque nuit dans les carrières d'alentour, pour y trouver un peu de sécurité; pendant plusieurs semaines, les voitures resteront chargées de meubles et de paquets, prêtes à partir au premier signal. Sur les routes, de longues théories d'émigrants, fuyant le Soissonnais envahi, rappelleront aux populations atterrées les journées les plus sombres d'août 1914.

Alors que tout semblait perdu, tout fut sauvé. La victoire de nouveau nous a souri; la ténacité de la race est récompensée

magnifiquement. Pareille au phénix qui renaît de ses cendres, la France mutilée, piétinée, mais non vaincue, trouve encore assez d'énergie et de force pour prendre vigueur et renaître à l'espérance. Comme le dit notre grand Ronsard :

« Le François semble au saule verdissant.  
Plus on le coupe et plus il est naissant.  
Il rejette en branche davantage  
Et prend vigueur en son proche dommage! »

Nous avons toujours été ainsi au cours de notre histoire.

Par un incroyable retour de fortune, nous foulons à notre tour le sol de l'Allemagne vaincue. Ceux qui chez nous et pendant quatre ans ont dévalisé et brûlé les maisons, violé les femmes, fusillé les civils, achevé les blessés, mutilé les enfants, sont maintenant à notre merci. Nous pourrions rendre à nos sauvages ennemis œil pour œil, dent pour dent, mais nous

ne voulons pas souiller notre gloire et terminer nos lauriers; nos procédés et notre idéal sont différents. La France civilisatrice n'a rien de commun avec la Barbarie. Nous montrons aujourd'hui aux Allemands comment se vengent les Français : par le silence et le mépris. Et cependant la plaie profonde qui fait saigner tous les cœurs nous donnerait tant de raisons de nous montrer impitoyables !

Aux Armées, décembre 1918.

FIN

## TABLE DES MATIÈRES

---

### PREMIÈRE PARTIE

	Pages.
CARNET DE ROUTE D'UN OFFICIER DE CAVALERIE (Lorraine, août 1914).....	1
CHAP. I <sup>er</sup> . — Sur le qui-vive.....	3
— II. — La veillée des armes.....	25
— III. — En grand'garde.....	42
— IV. — La campagne de Sarrebourg....	93
— V. — La retraite.....	132
— VI. — La victoire de Rozelieures et ses conséquences.....	150
— VII. — Évacuation.....	177

### DEUXIÈME PARTIE

L'INVASION ALLEMANDE DANS UN VILLAGE DU VALOIS.....	193
CHAP. I <sup>er</sup> . — Arrivée de l'ennemi.....	195
— II. — Les Boches au château et au vil- lage.....	207

	Pages
CHAP. III. — Pendant la bataille de la Marne.	223
— IV. — L'épopée d'une division de cavalerie.....	232
— V. — Comment les Allemands se mettent au ban de l'humanité....	244
— VI. — Exploits de dragons dans les lignes boches.....	259

## A LA MÊME LIBRAIRIE

### COLLECTION DE LA GRANDE GUERRE

- Sur le Rhin, par Henry BORDEAUX.  
Prix..... 3 fr. 50
- Le Chevalier de l'air*. Vie héroïque de Guynemer, par Henry BORDEAUX.  
Prix..... 3 fr. 50
- La Chanson de Vaux-Douaumont*, par H. BORDEAUX : I. Les Derniers Jours du fort de Vaux. II. Les Captifs délivrés (Douaumont-Vaux). Chaque volume..... 3 fr. 50
- L'Escadrille des Éperviers, par Ch. DELACOMMUNE..... 3 fr. 50
- Totoche. *Journal d'un chien à bord d'un tank*, par Ch.-M. CHENU. 2 fr.
- D'Alsace à la Cerna, par Jean SAISON (Ac.)..... 3 fr. 50
- Ma Pièce. *Avec une batterie de 75*. Souvenirs d'un canonnier, par Paul LINTIER. (Ac.).... 3 fr. 50
- Le Tube 1233. Souvenirs d'un chef de pièce (1915-1916), par Paul LINTIER..... 3 fr. 50
- Lettres d'un officier de chasseurs alpins, par le cap. F. BELMONT. Préf. d'H. BORDEAUX. (Ac.). 3 fr. 50
- Crapouillots. *Feuillets d'un carnet de guerre*, par Paul DUVAL-ARNOULD..... 3 fr. 50
- Aux mains de l'Allemagne. *Journal d'un grand blessé*, par Ch. HENNEBOIS. (Ac.)..... 3 fr. 50
- Étapes et Combats. *Souvenirs d'un cavalier devenu fantassin*, par Christian MALLET..... 3 fr. 50
- D'Oran à Arras. *Impressions de guerre d'un officier d'Afrique*, par Henry D'ESTRE..... 3 fr. 50
- En campagne. *Impressions d'un officier de légère*, par Marcel DUPONT..... 3 fr. 50
- L'Attente, par M. DUPONT. 3 fr. 50
- \*\*\*. *Un Soldat de France*. Préface de M. Émile BOUTROUX..... 3 fr.
- Impressions de guerre de prêtres soldats*, recueillies par Léonce DE GRANDMAISON. 1<sup>re</sup> série et 2<sup>e</sup> série. Chaque volume..... 3 fr. 50
- Trois mois au 1<sup>er</sup> corps de cavalerie, par E. LÉTARD..... 3 fr. 50
- La Belgique héroïque et vaillante*. *Récits de combattants*, recueillis par le baron C. BUFFIN.... 3 fr. 50
- Ce qu'a vu un officier de chasseurs à pied, par H. LIBERMANN. 3 fr. 50
- Les Vagabonds de la gloire, par René MILAN. 1<sup>re</sup> série. *Campagne d'un croiseur*. (Ac.). 2<sup>e</sup> série. *Trois étapes*. 3<sup>e</sup> série. *Matelots aériens*. Chaque volume..... 3 fr. 50
- A tire d'ailes, par R. DE LA FRÉGEOLLIÈRE. (Ac.)..... 3 fr. 50
- Quand on se bat. *Les Spécialistes de la victoire*, par François DE TESSAN. (Ac.)..... 3 fr. 50
- Le Sacrifice (1914-1916), par Henri MASSIS (Ac.)..... 3 fr. 50
- Les Campagnes ardentes. *Impressions de guerre*, par LÉVIS-MIREPOIX. (Ac.)..... 3 fr. 50
- Mon Régiment dans la fournaise de Verdun et dans la bataille de la Somme, par Paul DUBRULLE. Préface d'H. BORDEAUX... 3 fr. 50
- Mon Journal de campagne. *De Liège à l'Yser*, par R. DE WILDE. 3 fr. 50
- En plein ciel. *Impressions d'aviateur*, par Francy LACROIX... 3 fr. 50
- Tenir. *Récits de la vie de tranchées*, par Max BUTEAU..... 3 fr. 50
- De la boue sous le ciel. *Esquisses d'un blessé*, par Paul VERLET. Prix..... 3 fr. 50